

## LA COLLABORATION FRANCO-ANNAMITE

L'expérience Varenne vient de se terminer. Elle est fertile en enseignements, et l'on peut déjà en tirer une morale. Encore qu'il n'ait pas été le premier à sentir la tension latente existant entre les éléments français et annamites, M. Varenne a eu nettement conscience que des mesures s'imposaient pour combler le fossé, sans quoi l'avenir même de notre administration pourrait se trouver mis en péril. Mais, cédant au travers de la plupart des hommes politiques, il a cru tout d'abord qu'il lui suffirait de prononcer de bonne foi quelques paroles de conciliation pour que le malaise disparût, que la collaboration de chacun lui fût assurée. Il n'est pas, certes, non plus le premier à avoir eu pareille illusion sur la puissance des mots, mais moins que tel autre de ses devanciers, peut-être, il s'est méfié des inexactitudes ou même des dangereux contresens auxquels donneraient inévitablement lieu la traduction et la propagation dans les milieux indigènes des paroles prononcées par lui, et dont plusieurs avaient plutôt le caractère de spéculations philosophiques que de programme de gouvernement.

Il faut d'ailleurs reconnaître que lui-même, encore qu'un peu tardivement, s'est aperçu loyalement de son erreur initiale et qu'il l'a même dit courageusement à diverses reprises. Sa bonne foi ne peut être suspectée que par ceux qui ayant entrepris contre lui une campagne sans mesure, n'ont pas craint de l'alimenter par des calomnies et des diffamations de toutes sortes. Mais M. Varenne de son côté, lorsqu'il a vu qu'il avait été berné par la plupart des leaders annamites, en qui il avait d'abord placé sa confiance, lorsqu'il a vu ses déclarations imprudentes, certes, mais généreuses, reprises par d'autres dans un but intéressé et pour des fins qu'il n'avait pas prévues, M. Varenne en a conçu une véritable rancœur contre tous les personnages politiques de

l'Indochine, rancœur qui assurément s'explique, mais qui ne saurait s'extérioriser sans nuire aux intérêts généraux de la colonie.

Il est à souhaiter que la dure expérience faite ainsi par un gouverneur général bien intentionné, laborieux et s'étant donné à sa tâche en complète bonne foi, serve de leçon à celui qui sera son successeur. Le nouveau gouverneur général devra avoir une ligne de conduite nettement tracée, y demeurer fidèle et n'écouter que d'une oreille distraite les commentaires élogieux ou les critiques qu'elle provoquera.

La tâche n'est d'ailleurs pas facile. La grosse majorité des Français, bien qu'elle parle volontiers de collaboration, y est dans le fond hostile et, en tous cas, chacun s'abstient de la pratiquer dans sa sphère. Le sentiment général est qu'il faut limiter l'enseignement indigène, surtout l'enseignement supérieur, les pires adversaires de notre influence se recrutant parmi l'élite intellectuelle et plus spécialement chez ceux qui se sont frottés à notre culture et croient en avoir assimilé la substance. Enfin, on objecte qu'il n'y a, dans la population indigène, aucun élément sur lequel il soit possible de s'appuyer pour asseoir une politique durable, les anciens fonctionnaires mandarinaux ayant perdu tout leur prestige et la popularité des chefs de partis politiques étant essentiellement éphémère.

Mais la plupart de ceux qui tiennent ce raisonnement réougnent à pousser jusqu'au bout et hésitent devant la conclusion à laquelle il conduit. Cette conclusion, c'est que si la collaboration est impossible, le gouvernement protecteur doit se montrer fort, restreindre les libertés, tenir en défiance les intellectuels, opposer une barrière à tout apport étranger. Il semble d'ailleurs que

pour le moment, et sans doute pour plusieurs années encore, cette politique soit la plus facile à appliquer ; toute manifestation ou simplement toute démonstration de la force, a en effet pour résultat de faire immédiatement rentrer dans l'ordre les agitateurs qui manquent d'initiative, de cohésion et de courage. Mais bien que cette politique puisse nous garantir la tranquillité pour quelques années, elle conduirait fatalement, si on l'appliquait, à une impasse dont on ne pourrait sortir plus tard sans recourir à la violence.

Cependant si la politique de la force ne nous paraît pas recommandable, il en est une autre qui est pire ; c'est celle que pratique depuis deux ans l'administration française et qui est celle de la crainte. L'attitude déférente du pouvoir vis-à-vis des ennemis déclarés de notre influence, est en effet un pénible sujet d'étonnement, aussi bien pour nos compatriotes que pour le noyau d'Annamites clairvoyants qui nous sont encore fidèles.

Comment peut-on collaborer ? Il est bien difficile en quelques lignes de tracer un programme, mais on peut du moins éclairer certains points de la question qui paraissent ne pas avoir été jusqu'à présent suffisamment mis en lumière.

Il existe dans la population annamite deux éléments qui prennent plus d'importance chaque jour, que l'administration néglige systématiquement, bien qu'il devienne de plus en plus maladroite de les tenir ainsi à l'écart. C'est d'une part l'élite intellectuelle, et d'autre part la bourgeoisie capitaliste.

Par l'enseignement que nous avons répandu, nous avons créé une classe d'intellectuels complètement affranchie des traditions des mandarins, formée suivant les disciplines et la culture européennes, constamment éprise de nouveauté qu'elle prend d'ailleurs trop souvent pour le progrès.

Cette classe recrutée dans l'élite de la nation, constitue une force. On ne crée pas une force sans prévoir son emploi. Or, jusqu'à présent nous n'avons pas su lui offrir une activité raisonnable. Elle ne participe ni à la vie politique, ni à la vie économique du pays. Elle n'est l'objet d'aucune considération de la part de l'autorité qui la tient volontiers pour

suspecte et les honneurs dont sont couverts les vieux mandarins ne sont pas pour elle.

Ignorée par nous, honnie par le vieux corps mandarin, elle s'est jetée dans l'opposition qui est le refuge naturel des déclassés et des mécontents. Elle a cherché chez les peuples voisins, Japon, Siam, Philippines et aussi la Chine, des exemples à méditer et des modèles à suivre. Elle s'habitue peu à peu à l'idée de self-gouvernement dont elle se sent prête maintenant à fournir les cadres. Affirmer qu'elle est contaminée par le virus communiste, c'est sans doute anticiper quelque peu, mais nier qu'elle manifeste pour l'immense majorité des sentiments anti-français, c'est se refuser à voir l'évidence même.

Quant à croire, comme certains, qu'il est possible et désirable d'endiguer le courant qui pousse les jeunes couches annamites à s'instruire, c'est s'abandonner à la plus dangereuse des illusions. Lorsqu'on constate le rush actuel vers les écoles nouvellement ouvertes, toujours trop étroites pour contenir leurs élèves de tous âges, on comprend qu'une pareille soif d'apprendre saura trouver toujours quelque part une source pour s'étancher. Si nous fermons nos écoles à la jeunesse, c'est à New-York et à Berlin qu'elle ira demander des maîtres et il est permis de penser qu'ils ne lui inculqueront pas l'amour de la France.

Il n'y a qu'un moyen d'amener cette classe à renoncer à son attitude hostile vis-à-vis de notre administration, c'est de l'y intégrer. Il faut accroître le nombre d'emplois administratifs réservés aux indigènes, il faut substituer peu à peu aux anciens fonctionnaires mandarinaux des cadres nouveaux recrutés dans l'élite que forment nos écoles et qui tout en conservant le respect du passé et le sens de la race, soient suffisamment ouverts aux idées modernes pour jouer un rôle actif dans la nécessaire évolution du pays. Il faut, enfin, que les sociétés privées contribuent à donner l'exemple en recrutant parmi leur personnel des ingénieurs, des agents commerciaux indigènes, dont les aptitudes techniques auront été reconnues équivalentes à celles qu'on exige des européens pour les mêmes emplois.

En même temps que la classe des intellectuels, s'est formée une classe nouvelle de propriétaires, d'industriels, de commerçants, que le développement rapide de la colonie a brusquement enrichis. D'immenses fortunes se sont ainsi édifiées en très peu de temps ; ceux qui les détiennent ne possèdent généralement aucun grade de mandarinat et sont même parfois complètement illettrés. On pourrait penser que pour consolider des avantages dont ils nous sont entièrement redevables ou par simple reconnaissance, ces éléments devraient être dévoués à notre cause et que leur appui ne nous serait pas ménagé. Or, c'est plutôt l'inverse qu'on constate. La plupart d'entre eux vit en coquetterie, pour ne pas dire en sympathie avec les extrémistes, qui, maîtres de la presse et faisant jouer habilement les ressorts du sentiment national, utilisent les moyens matériels et la force morale de ceux qui possèdent, pour le succès de leur propre politique.

De cet état de choses nous ne pouvons que nous en prendre à nous-mêmes. Toute cette classe serait en effet très facile à rallier, puisque ses intérêts qui devraient l'amener à s'enrôler dans le parti de l'ordre sont solidaires des nôtres. Mais il faudrait tout d'abord cesser de l'ignorer. Composés d'enrichis de fraîche date, ces propriétaires ont, en effet, le travers habituel des parvenus, d'être assoiffés d'égards et de faire la chasse aux honneurs. Estimant, avec juste raison d'ailleurs, qu'ils constituent un rouage essentiel de la vie économique de leur pays, ils aimeraient aussi, sinon participer d'une façon effective à la vie publique, du moins être consultés à l'occasion par l'administrateur de leur province pour les questions d'intérêt général.

En outre, il faudrait leur donner l'impression que nous savons ce que nous voulons ; il faudrait qu'ils sachent quelle politique nous entendons suivre et à quels hommes nous faisons confiance pour la réaliser. Actuellement le gouverneur général a ses idées sur la politique indigène et sa clientèle. Les gouverneurs de chaque colonie ont également leurs hommes et aussi les chefs de provinces. Chacun suit la politique que lui dicte

son inspiration, sans aucune unité de vues, sans continuité dans le temps et dans les idées. La masse de la population n'y comprend rien, et elle se tourne alors tout naturellement vers les extrémistes, vis-à-vis desquels nous témoignons d'une mansuétude qui prend à ses yeux toutes les apparences de la crainte.

Mais si l'administration a le devoir de s'occuper de cette classe de la population, tous ceux qui possèdent dans ce pays des intérêts ne peuvent pas non plus la négliger. Et immédiatement la question qui se pose est la suivante : Peut-on réaliser des affaires où les intérêts français et annamites soient associés ? Nous croyons sincèrement que oui. Jusqu'à présent, les essais qui ont été tentés dans ce sens se sont révélés plutôt malheureux. Mais la faute en incombe plutôt aux éléments français qu'aux éléments annamites. Les seuls Français qui ont essayé de mettre en pratique cette association d'intérêts étaient déjà brûlés chez leurs compatriotes et ils pensaient pouvoir trouver auprès des indigènes, moins bien renseignés, un crédit qui leur était refusé ailleurs. On ne peut donc tenir cette expérience pour concluante.

Que ce soit donc dans la sphère des affaires politiques ou dans celle des affaires privées, la collaboration et la coopération des Français et des Annamites s'imposent de plus en plus. Les formules définitives sont à trouver, mais cela ne paraît pas être le plus difficile, surtout si l'on sait s'inspirer de ce qui a été fait d'heureux dans d'autres de nos colonies, et si on sait appliquer à ces réformes réalisées ailleurs un coefficient d'adaptation convenable. Mais le temps presse, et comme je le disais en commençant cette lettre, soyez bien convaincu que les paroles ne suffisent plus, que les Annamites sont même en garde contre l'éloquence dont on s'est abusé à leur endroit, et que si on leur tend une coupe, si précieuse qu'en soit la matière et si artistique qu'en soit la décoration, ils commenceront par bien regarder si par hasard elle ne se trouverait pas vide. . .

X...

(La Dépêche coloniale)

# L'ART CHINOIS

WANG WEI 王維 EN TANT QUE PAYSAGISTE

## II

Cependant la peinture du paysage était une chose comparativement nouvelle, non encore sanctifiée par l'ancienneté et une longue tradition, bien que, sans aucun doute, elle possédât déjà un style établi et certaines conventions pleinement reconnues. Parmi ces conventions Wou Tao-tze et Wang Wei ont introduit des changements. En quoi ceux-ci ont-ils précisément consisté ? Par malheur, nulle copie originale de paysages de l'époque antérieure aux Tang n'a survécu. Il n'en reste que des copies de copies libres des anciens maîtres et même sont-elles rares. Les références littéraires sont plus abondantes. Quelques-unes nous ramènent à un temps où l'on concevait encore les phénomènes naturels comme des manifestations de l'activité des esprits qu'on ne pouvait à leur tour figurer que comme des mortels magnifiés, de sorte que, pour les peindre, les artistes avaient recours à la peinture des figures et des symboles, non pas à celle du paysage.

Par exemple, Wang Chung 王充 écrit dans son *Lun Heng* 論衡 (1<sup>er</sup> siècle a. J. C.) :

« Quand les peintres représentent le tonnerre, ils mettent ensemble, ectas, de nombreux tambours. Ils peignent aussi un homme ayant l'aspect d'un athlète et l'appellent le maître du Tonnerre (Leikung). Ils lui font pousser de la main gauche des tambours mis ensemble, tandis que la main droite brandit un marteau comme s'il allait frapper. Cela veut dire que le roulement du tonnerre est produit par l'entrechoquement des tambours et que le bruit de l'éclatement soudain est donné par le coup de marteau. »

De même, la pluie et l'eau sont dépeintes sous la forme d'un dragon et le désert sous celle d'un tigre.

Mais graduellement la perception s'élargit et on commença à donner leur propre

forme aux arbres, aux rochers, aux vagues, et ceux-ci n'ont jamais cessé d'être les premiers éléments du paysage chinois. A la fin du 4<sup>e</sup> siècle et au commencement du 5<sup>e</sup>, le fameux Kou Kai-chih écrit qu'il considérait le genre portrait plus difficile que le genre paysage, ce qui justifie l'inférence que ce dernier était encore limité au simple contour des montagnes, des eaux, des arbres et des bâtiments, sans aucune tentative en vue de rendre les subtilités de lumière et d'ombre ou les gradations des divers plans de la distance.

Une copie de lui qu'on considère comme une copie d'un paysage de la fin des Song, illustrant un poème de la déesse Lo Chen (publié par *Kokka*) le prouve comme aussi le récit qu'il a fait d'un de ses portraits avec un fond de pics élevés et de ravins profonds.

Il relègue la peinture du paysage au rôle que celui-ci joua en Europe jusqu'au 16<sup>e</sup> siècle lorsqu'il s'aventura à traiter le sujet de la nature avec des collines, des arbres et des prairies pleines de fleurs, de simples fragments de l'immensité que l'esprit humain n'avait pas le pouvoir de saisir en entier. Mais ce pouvoir venait. Alors qu'on disait de Lou Tau-Wei qui appartient à la dernière moitié du 5<sup>e</sup> siècle, que « ses figures humaines étaient vraiment merveilleuses, mais que ses paysages, ses plantes et ses arbres n'étaient que grossièrement exécutés », son contemporain Tsoung Ping faisait déjà de la peinture de paysage le centre de son art. Après s'être plongé tout entier dans la beauté de montagnes solitaires, il fixa celles-ci sur les murs de la maison et s'enorgueillit de pouvoir peindre 30 li de paysages avec des précipices de 1.000 mètres de profondeur sur un espace d'un ou deux pieds. Avec un tel exploit à son actif, il n'est pas surprenant que

le Wang Wei de la même dynastie, Lion Soung (420-579), peintre, auteur, musicien, magicien et médecin, ait écrit :

« Contempler les nuages de l'automne avec dans l'âme une exaltation pleine d'essor, sentir la brise du printemps soulever en soi des pensées ravissantes, y a-t-il au monde un trésor de bijoux comparable à de telles délices ? Puis dérouler et étendre la soie et y transférer la gloire du flot et des bois verdoyants, les vents rugissants, l'écume bondissante de la blanche cascade, de manière à faire descendre, en un tour de main, les divines influences sur la scène, telles sont les joies de la peinture »

Près de 100 ans plus tard, Yuan Ti, de la courte dynastie des Liang (542-557), écrivait : « De toutes les choses qu'on peut nommer dans le ciel et sur la terre, la plus divinément inspirée est la nature. Elle appelle à la vie des formes merveilleuses et subtiles, elle trace les contours d'étendues qui se coupent, elle élève aux sublimes hauteurs des profondes conceptions ou, d'un pinceau versatile, peint l'infiniment petit. De là nous passons au mur peint et par le pouvoir du génie nous transférons la montagne palpitante et la cataracte qui rugit. »

Si nous ajoutons à ce témoignage que, déjà, à la fin du 5<sup>e</sup> siècle, Hsieh Ho énonça ses 6 règles d'art célèbres, insistant sur le mouvement vital de l'esprit qui anime le rythme des choses, sur la conformité avec la nature et le besoin d'avoir une composition bien groupée, règles qui s'appliquaient sûrement à toutes les peintures, tant celles des hommes que des animaux, il n'y a pas de doute que la peinture des paysages a cessé de n'être qu'une gracieuse arrière-pensée, un simple accessoire à la représentation de héros glorieux ou de femmes charmantes et qu'elle est devenue un art capable de rendre l'immensité, en comparaison de quoi un héros n'est qu'un atome.

Quels changements Wou Tao-tze et Wang Wei ont-ils donc faits, marquant une amélioration si grande, qu'ils ont fixé un modèle pour tous les temps ?

La réponse vient des peintures que la piété filiale d'un artiste des Song (11<sup>e</sup>

siècle) a peintes à la manière de la dynastie des Sui (589-618) qui a immédiatement précédé la dynastie des Tang, manière dont nous pouvons dire sans hésitation qu'elle persista jusqu'aux jours de Wou Tao-tze et Wang Wei et qu'elle ne devint caduque que par eux. Le changement qu'ils effectuèrent fut comme un changement d'Avril à Mai, du bouton clos à la fleur ouverte, de l'hésitation de l'enfance à l'assurance de la jeunesse.

Ce n'est point tant qu'ils approchèrent le problème du paysage de manière différente, mais ils le virent plus à fond et abordèrent les difficultés avec une plus claire perception de leur caractère et une prise plus ferme des moyens de les surmonter. Les paysagistes des 6<sup>e</sup> et 7<sup>e</sup> siècles, éblouis par l'éclat des nouveaux horizons qu'ils venaient de découvrir et effrayés par leur inabordable immensité, ne pouvaient s'empêcher de trébucher quelque peu dans ce monde inexploré.

Mis soudain face à face avec la majesté redoutable de l'impersonnel et de l'universel, ils adhèrent nerveusement aux objets qui leur étaient familiers : l'arbre de leur verger, la pagode de leur saint patron, le bateau de leur batelier, le pont d'où ils regardaient s'éparpiller l'écume du torrent de la montagne. Ce n'est que parmi ces objets, vus et rendus comme autant d'entités définies et distinctes, qu'ils s'aventurèrent à introduire le mystère des nuages qui passent, la crainte sourde des pics distants. La peinture, dans leur esprit, alla grandement au de-là de ce que leur pinceau pouvait délinéer. L'aspiration avait dépassé la technique.

Entre l'éloquence enflammée du 5<sup>e</sup> siècle et la description verbale et son exécution sur papier ou sur soie, il y avait une lacune sérieuse. C'est cette lacune que les deux Maîtres des Tang s'employèrent à remplir. Là où leurs prédécesseurs et nombre de leurs contemporains montrèrent cet étrange mélange de timidité et d'audace, si caractéristique de l'art primitif, ils possédaient ce courage ferme, né d'une plus grande expérience et d'un plus sûr contrôle des moyens d'atteindre le but en vue....

Wou Tao-tze conquit sa renommée par la force et la sûreté de ses lignes, la rapidité de son exécution. C'était nouveau.

On n'avait jamais rien vu de semblable. Des foules s'assemblaient autour de lui quand il était à l'œuvre sur une de ses grandes fresques, et suivaient, bouche bée, comment en quelques coups rapides, il jetait de mémoire la magnificence de quelque paysage de montagne distant mais fameux. Jusque-là, les paysagistes avaient laborieusement ajouté ride sur ride à leurs eaux, feuille sur feuille à leurs arbres et accumulé roc sur roc à leurs collines. Incertains quant à la manière de produire un effet désiré, ils croyaient qu'ils le marqueraient d'autant moins qu'ils s'attacheraient davantage à tout détail sans rien omettre. Mais Wou Tao-tze, sûr de son but, bondit et l'atteignit d'un bond sans peur. Wang Wei ne mo tifa pas la minutie de l'ancienne méthode, mais il apporta une telle maîtrise dans le maniement du pinceau qu'il pouvait suivre la moindre fluctuation de sa pensée avec la souple solidité de l'eau coulant le long d'une rive endiguée. En vérité, la connexion était si étroite qu'il semblait moins peindre une forêt, une colline ou une rive particulières, qu'exprimer l'intimité de son âme au moyen de montagnes, d'arbres et de courants. Et c'était nouveau. Il apporta cette mélodie lyrique, ce sens des rêves crépusculaires qui permirent à la peinture de paysage d'exprimer ce qui, jusqu'alors, n'avait pu être rendu que par la cadence des vers et de la musique.

L'intime et l'autobiographique furent répandus dans ses formes anciennes, animant celles-ci d'une vie vaste et inattendue. Le site qui avait été regardé comme une demeure de démons dangereux ou comme une simple conglomération de montagnes, de plaines et de végétation, devint une splendeur, avec une histoire et une éloquence qui, d'une manière inexplicable, synchronisa avec le rythme de sa propre existence de quelqu'un. Wang Wei connaissait le paysage qu'il peignait, le sentait avec tout son être, l'exécutait avec toutes les pulsations de son sang. Ses pieds avaient foulé les sentiers ser-

pentant autour des résidences si paisibles de ses peintures, ses poumons s'étaient dilatés au souffle pur de ces hautes terres se dressant vers le ciel comme des tours, son corps avait été balancé par les vagues léchant les flancs du bateau du pêcheur, son oreille avait écouté le murmure du vent dans les arbres, les feuilles desséchées étaient tombées dans ses mains et le bruit de la chute d'eau s'était mêlé à ses rêves. Sa mémoire n'enregistrait pas seulement ce que ses yeux avaient vu, mais encore ce que son cœur avait senti, et le résultat final sur la soie était une merveilleuse interpénétration d'une exactitude objective, aussi consciencieuse que celle de la science, avec un rêve subjectif infini comme une foi religieuse. Et cela permit aux autres de le suivre dans son sillage, parce que ce disciple de Tao, ce croyant de Bouddha maintint une cohérence de pensée qui donna à sa méthode l'inélabilité d'une suite logique et d'un développement organique défini. Ceux-ci la dotèrent non seulement de la faculté de rendre les nuances fugitives de l'humeur individuelle, mais encore de la vigueur solide de la force disciplinaire d'une grammaire d'applicabilité universelle. Un langage nouveau avait été trouvé et il semblait être celui que les hommes avaient attendu depuis des années, tant ils en prirent possession avec une telle joie, tant ils mirent de maîtrise à apprendre à s'en servir. Même Kou Kai-chih, le grand portraitiste, avait trouvé qu'il y avait quelque chose de la destinée humaine que la peinture de la figure seule ne pouvait rendre et qui s'exprimait mieux par les lignes sombres des ravins profonds. Ensuite ces pics et ces ravins, tirant avec eux les fleuves auxquels ils donnent naissance, les champs de leurs vallées et les forêts de leurs pentes, devinrent le médium par excellence pour exprimer les pensées des plus riches esprits.

(à suivre)

A. L. GRANTHAM  
(La Politique de Pékin)